

deux compagnons de nuit furent MM. Champagne et Patenaude : ce dernier était celui qui devait emporter la tête de Garibaldi en Canada. Je me réserve, en temps et lieu, l'histoire de notre célèbre tireur. Le lit qui m'échut en partage avait toutes les vertus requises pour me plonger dans un profond sommeil, mais il me semblait que j'étais encore en mer et qu'à tout moment j'étais ballotté, de sorte que je ne dormis presque pas, de même que lorsque je débarquai du vaisseau, en marchant je me trouvais encore comme sur le navire.

Je descendis donc vers les six heures du matin pour aller entendre la sainte messe à l'église Saint-Sulpice avec tous mes compagnons d'armes. Cette messe fut célébrée par le supérieur du séminaire de Saint-Sulpice et après la messe ce vénérable vieillard nous parla du but de notre voyage, et nous fit remarquer que nous étions les descendants des premiers colons que ce séminaire avait conduits à Ville-Marie, en Canada ; il paraissait fier de nous voir.

Avant de quitter la Capitale, les principaux voulurent nous faire visiter les plus célèbres monuments de leur ville.

M. Louis Veillot se chargea du soin de la direction, il nous conduisit à Notre-Dame, la superbe et antique cathédrale de Paris, puis au Panthéon, et enfin en beaucoup d'autres endroits dont je ne me rappelle pas les noms. Tous ces monuments sont d'une richesse incomparable ! Vraiment, il nous faisait peine de quitter Paris pour reprendre notre route, mais enfin, nous n'étions pas venus pour Paris.

Trois heures sonnent ; nous devons quitter les plaisirs que cette grande ville procure, pour faire une seconde halte à Lyon, où nous arrivons le lendemain matin, à sept heures. Là, Mgr Charbonnel nous attendait. Il s'informa des familles qu'il avait connues, il me parla très affectueusement, me demandant des nouvelles de mes parents, me disant qu'il avait bien connu mon père chez qui il était souvent descendu.

Notre séjour à Lyon ne fut pas de longue durée, nous n'avons eu que le temps de visiter Notre-Dame de Fourvières, et en revenant de cette église nous eûmes le bonheur de recevoir la bénédiction de Son Eminence le cardinal de Bonald. J'ai aussi rencontré le R. P. Bertrand, S. J., qui fut quelque temps à Montréal. Nous eûmes à peine le temps de déjeuner.

Comme nous nous dirigeons vers la gare, Mme la marquise de la Quenville fit présent au commandant Taillefer d'un beau bouquet, que Mlle DesPortes lui présenta à notre passage. Cette marquise nous fit en outre présent d'une magnifique médaille en or, qui portait pour inscription : "Notre-Dame de Fourvières — Aux Zouaves Pontificaux Canadiens à leur passage à Lyon." (Ce beau souvenir de la noblesse française est déposé dans la cathédrale de Montréal.)

C'est à Marseille que nous faisons la dernière halte en France pour reprendre le bateau à vapeur. C'est dans cette ville maritime que nous nous mîmes sous la protection de Notre-Dame de la Garde, cette puissante protectrice des voyageurs. Nous avons visité son temple, bâti par les vœux des marins. L'extérieur de cette petite église est tout en pierre de taille, la façade est surmontée d'une large tour qui renferme une cloche pesant quarante huit mille livres. Sur le haut de cette tour est la statue de la sainte Vierge, dont la hauteur est de trente pieds, toute en bronze. L'intérieur de la chapelle est en marbre de toute sorte de couleurs ; les murs sont recouverts d'ex-voto et la voûte en est remplie. Tous ces ornements proviennent des voyageurs qui ont échappé aux tempêtes.

Après ce petit pèlerinage à Notre-Dame de la Garde, nous fûmes reçus par Mgr Place, évêque de Marseille, avec toute la bienveillance si connue des évêques de France. Il nous félicita de notre dévouement tout en nous souhaitant du succès dans notre entreprise et une heureuse traversée sur la Méditerranée.

Comme nous allions embarquer dans le *steamer* qui devait nous conduire à Civitavecchia, un Italien, partisan de Garibaldi, commença à nous insulter en nous sifflant. Notre commandant Taillefer, qui n'avait pas froid aux yeux, lui demanda raison de ce mépris.

— Ce n'est pas vous que je siffle, dit cet étourdi, c'est votre drapeau.

Car nous marchions drapeau en tête.

— Eh ! bien, reprit notre chef, en le poignant au collet, puisqu'il en est ainsi ce n'est pas seulement nous que vous insultez dans ce mépris de notre drapeau, mais c'est aussi la cause que nous défendons. Rétractez à l'instant ce que vous venez de faire, si non...

L'individu, tremblant de tous ses membres, se soumit à l'instant.

Lorsque ces choses se passèrent, j'étais déjà à bord du vaisseau, et je n'attendais que l'heure du départ. Ce fut vers les neuf heures du matin que nous quittâmes le pays de nos ancêtres.

Les côtes de Marseille disparaissaient à nos yeux, nous ne voyions plus que le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, qui, lui aussi, se fondit bientôt dans l'espace. Le vent était favorable, et le bâtiment nous menait à toute vapeur vers le but de notre voyage. En deux jours le trajet fut fait, nous arrivions vers huit heures du soir dans le port de Civitavecchia, où nous fûmes obligés de passer la nuit, parce que les autorités militaires avaient pour consigne de ne laisser débarquer personne, si ce n'est en plein jour.

A sept heures du matin, chacun était prêt à débarquer pour aller voir la petite ville de Civitavecchia.

Enfin, nous étions en Italie ! Nous approchions de Rome, la ville des papes, la ville sainte, la Ville Eternelle !

Nous ne passâmes que deux heures à Civitavecchia ; mais c'était assez. Et lorsque retentit le coup de sifflet de la locomotive s'ébranlant pour ne nous descendre qu'à Rome, un sentiment indéfinissable étreignit nos cœurs... et nous attendîmes anxieusement que le garde-convoi nous ouvrit les portières, au cri de : Roma, Roma !...

LÉON DES CARRIÈRES.

## LE RETOUR DU LABOUR

(Voir gravure)

Voilà une superbe scène champêtre, fréquente dans notre belle Acadie.

Presque chaque jour, ou plutôt chaque soir, cette scène sublime dans sa gracieuse simplicité se reproduit de 1608 à 1750... quand l'Anglais avide, rapace, froidement cruel, résolu de s'emparer du sol de ces paisibles agriculteurs, de voler les propriétés améliorées, mises en grande valeur par nos hardis devanciers.

La spoliation la plus inique, la persécution la plus néfaste, la plus terrible, passa comme un ouragan sur les Acadiens.

Ruinés, dépourillés, ils se virent séparés l'un de l'autre, le père envoyé dans des îles inhabitables, la mère traînée sur les routes, épuisée, sanglante, éperdue, appelant la mort comme seul sauveur en ces moments de honte pour tout ce qui faisait partie du genre humain—les uns, à cause de leur perfidie, de leur infernale méchanceté ; les autres, par suite de leur lâche complicité, comme en 1870, lors de la prise de Rome et de l'anéantissement de l'armée pontificale ! Et les enfants, petits ou grands, filles ou garçons, livrés aux Anglo-Saxons d'Amérique !...

O Albion ! ton compte sera lourd, quand sonnera l'heure des vengeances des peuples écrasés sous ton talon rouge, rouge du sang des martyrs !

— Puis, une accalmie se fit ; on laissa respirer ce qui restait d'un peuple valeureux qui, s'il eût été aidé quelque peu par le roi fainéant, faux monnayeur et libre jouisseur Louis XV, eût chassé l'Anglais, relevé ses forteresses et ses villes, et vécu sans nouveaux soucis, sans trop de regrets des disparus, puisque c'était Dieu même qui les avait récompensés !

Et l'on revit, chaque année à l'époque où les petits oiseaux recommencent leurs chants d'amour, où les forêts, à l'éclosion des frêles bourgeons, remplissent à nouveau l'air des senteurs les plus enivrantes, on revit le jeune époux acadien revenir après sa dure journée de travail, accompagné de sa gracieuse épouse portant dans ses bras l'héritier des vertus d'héroïques et chrétiennes races, suivis l'un et l'autre des pacifiques bœufs ayant tout le jour étiré sans trêve ni répit leur interminable sillon ; quand la feuille jaunissante trem-

blera aux dernières brises, épeurée d'aller rejoindre les feuilles déjà décharrées ses prédécesseurs, l'heureux couple s'en ira encore, précédant les deux grands bœufs, chercher la moisson d'or qui fournira le pain et l'aisance pour les temps durs du long hiver canadien.

Il a gagné ce pain à la sueur de son front ; le sillon a rendu cent pour cent, parce que le sang des martyrs l'a fécondé ; le pain n'est jamais dur ni amer, en Acadie, parce que le pauvre en a sa part, parce que pour ceci et pour la gloire de ses confesseurs, Dieu l'a béni à jamais !

DE THERMES.

## M. FALLIÈRES, PRÉSIDENT DU SÉNAT

C'est M. Fallières qui, ayant obtenu la majorité des voix, a été élu Président du Sénat français, en remplacement de M. Loubet.

M. Fallières, sénateur républicain du Lot-et-Garonne, est né dans ce département, à Mézin, le 6 novembre 1841. Avocat et conseiller général, il était maire de Nérac, quand il fut, en 1876, élu député. Il n'a pas cessé, depuis cette époque, d'être constamment réélu.

Sous secrétaire d'Etat à l'intérieur, dans le cabinet Ferry, M. Fallières prit lui-même ce portefeuille dans le cabinet Duclerc et, à la chute de ce ministère, M. Fallières devint président du Conseil, mais ce nouveau ministère ne dura que 22 jours.



Il fut deux fois ministre de l'Instruction publique dans les cabinets Ferry (1883) et Tirard (1899) et deux fois ministre de la Justice dans les cabinets Tirard (1887) et de Freycinet (1890). Il avait été également ministre de l'Intérieur dans le cabinet Rouvier (1887).

M. Fallières avait été élu sénateur le 8 juin 1890. Depuis quelque temps déjà, il semblait ne plus vouloir jouer aucun rôle actif dans la vie publique et cherchait à s'effacer. C'est un homme sympathique, simple et modeste dans ses allures, ayant le don de persuader sans effort, dépourvu d'ambition personnelle et prenant presque autant de soin à s'effacer que d'autres en mettent à se faire valoir.

C'est cet ensemble de qualités qui a certainement fait élire M. Fallières et qui fait présager que le nouveau président sera, dans la haute situation où l'ont placé le respect et la sympathie de ses collègues, le digne successeur de M. Loubet.

On a vu des hommes qui venaient, disaient-ils, assurer le bonheur de la classe nombreuse, commencer par anéantir les trésors d'espérance, de courage et de résignation que la foi lui donnait. Quel législateurs, grand Dieu !

Certes, ils poussaient loin la présomption et l'audace, ceux qui, sans craindre l'effroyable responsabilité dont ils se chargeaient, promirent de trouver dans leur génie les moyens de remplacer la source du bonheur qu'ils tarissaient pour la société. Ne les condamnons pas, ils étaient en démence.— Droz.